



La « monnaie de l'amour » dans la *Chartreuse de Parme*
Maxime Abolgassemi
professeur de Chaire supérieure au Lycée Chateaubriand

Ceci est la trame principale de la conférence donnée au Lycée Chateaubriand le mardi 18 septembre 2018 dans le cadre du programme des concours scientifiques « l'amour », comprenant aussi le Banquet de Platon et le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare. La pagination renvoie à l'édition GF (2000/2018). Il y manque les interactions avec le public, venu en nombre imposant (on a distribué plus de 350 feuille de citations), et c'est bien dommage évidemment. Merci de bien vouloir lire cette version comme la trace écrite incomplète d'une parole orale. Le plan suivi passera simplement par Waterloo, Gina, Marietta et Clélia. Le résultat étonnant de cette démonstration : en ce début de XXI^e siècle, apparaît une modernité inattendue de cette œuvre de 1839...

Je vais partir d'un diagnostic. *La Chartreuse* est le roman d'une triple crise : celle de l'héroïsme, avec le long épisode de Waterloo ; de l'amour, avec ce roman d'amour d'un personnage qui n'est pas amoureux pendant toute la première partie ; et de l'écriture romanesque (improvisation d'un roman écrit en 54 jours, les interruptions d'auteur, tout ce que Georges Blin avait identifié comme « les problèmes du roman »).

L'interprétation que j'aimerais proposer de cette crise sera historique et économique, quasiment marxienne (en terme de lutte des classes). Et elle va faire apparaître un contraste saisissant entre le sublime de l'élévation de l'amour et la matérialité dégradante de l'argent.

Je pense en effet que ce roman reflète dans toutes ces contradictions parfois aporétiques la crise sociale et historique majeure de l'aristocratie. Depuis la Renaissance et le développement du capitalisme, et surtout la Révolution française, une autre classe sociale a pris du pouvoir et s'affirme, c'est la bourgeoisie. Je rappelle que cela désigne ceux qui vivent de leur travail puis du capital, et donc qui s'affirment par l'argent et des valeurs comme le profit, le calcul, la précaution... Vous aurez reconnu la figure honnie du père de Fabrice, le Marquis del Dongo. Remarquez d'ailleurs que ce qui rapproche déjà Gina et son neveu, c'est leur positionnement familial : ce Marquis del Dongo est son grand frère, et Ascagne est le grand frère de Fabrice. Face aux deux êtres passionnés, ils sont bornés et calculateurs.

Je vous propose donc l'hypothèse que la question centrale qui se pose dans ces années, et que Stendhal a saisie avec génie, est de savoir *si l'essor des valeurs liées à l'argent est compatible avec une survie de l'idéal aristocratique.*

D'un côté, « le culte du *dieu* dollar », expression très moderne que l'on trouve dans le roman (195), c'est étonnant, et de l'autre un Prince qui devrait incarner la hauteur de son rang / sang mais dont on apprend que « Le prince avait l'âme petite pour toutes les choses d'argent » (534).

Nous allons commencer par l'épisode fameux de Waterloo.

Waterloo

Ce sommet du roman a marqué l'histoire littéraire et artistique ! C'est la première fois qu'un lecteur est plongé sur un champ de bataille sur le mode d'une focalisation limitée qui traduit la confusion et la réalité de la guerre – ce que Stendhal avait pu découvrir par lui-même en 1800 lorsqu'il s'engage dans l'armée napoléonienne.

Fabrice est balloté sur ce champ de bataille bien sûr parce qu'il est encore en formation, naïf et fougueux, tout juste sorti des jupons de sa mère et sa tante ; mais surtout il vit là l'expérience sociale qui pèse sur lui : n'être ni un soldat héritier des valeurs aristocratiques (les chevaliers au Moyen-âge, la noblesse d'épée ensuite) ni un bourgeois en marge de la guerre (comme la simple vivandière qui accompagne l'armée pour lui fournir des vivres, et son passeport de marchand de baromètre ne convainc personne), ni bien sûr un homme du peuple.

Rappelons aussi que l'épopée napoléonienne est en soi une réorganisation sociale inouïe, y compris sur le plan militaire.

Nous allons donc le suivre sur une bonne part de cette séquence fameuse, du début de son départ chapitre II (92) à la fin du chapitre III, quand il s'endort, dépouillé. (116)

« vous déplairez toujours aux hommes, vous avez trop de feu pour les âmes prosaïques ». La marquise fondit en larmes en apprenant l'étrange projet de son fils ; elle n'en sentait pas l'héroïsme, et fit tout son possible pour le retenir. Quand elle fut convaincue que rien au monde, excepté les murs d'une prison, ne pourrait l'empêcher de partir elle lui remit le peu d'argent qu'elle possédait ; puis elle se souvint qu'elle avait depuis la veille **huit ou dix petits diamants** valant peut-être dix mille francs, que le marquis lui avait confiés pour les faire monter à Milan. (92)

Une *syllépse de sens*, c'est-à-dire la variation du sens d'un mot, ici « feu », irrigue tout ce passage. Au départ, vu par sa tante Gina, Fabrice a « trop de feu » : celui de l'âme élevée qui est la sienne. Lui rêve d'être « au feu », sur le champ de bataille des héros. Or le terme va se retrouver à de multiples occurrences, mais dégradé et pris au sens propre : « un feu de camp, de cheminée ».

À peine fut-il arrivé au premier bataillon placé à côté de la route, que les soldats se mirent à regarder ce jeune bourgeois, dont la mise n'avait rien qui rappelât l'uniforme. La nuit tombait, il faisait un vent froid. Fabrice s'approcha d'un feu, et demanda l'hospitalité en payant. Les soldats se regardèrent étonnés surtout de l'idée de payer, et lui accordèrent avec bonté une place au feu ; son domestique lui fit un abri. (95)

Ensuite Fabrice est enfermé comme espion « la femme du geôlier, belle Flamande de trente-six ans » constatant 1 qu'il paye 2 qu'il est « un aussi joli garçon », « jette au feu toutes ces lettres » où il se plaint (on voit l'ironie de Stendhal) (95). Puis il la supplie :

Faites-moi sortir d'ici, je jurerai sur l'honneur de revenir dans la prison dès qu'on aura cessé de se battre.— Balivernes que tout cela ! **As-tu du quibus** ? Il parut inquiet, il ne comprenait pas le mot *quibus*. (désigne l'argent justement) La geôlière, voyant ce mouvement, jugea que les eaux étaient basses, et, au lieu de parler de napoléons d'or comme elle l'avait résolu, elle ne parla plus que de francs. — Écoute, lui dit-elle, si tu peux donner une centaine de francs, je mettrai un double napoléon sur chacun des yeux du caporal qui va venir relever la garde pendant la nuit. Il ne pourra te voir partir de prison, et si son régiment doit filer dans la journée, il acceptera. **Le marché fut bientôt conclu.** (95)

Parti pour trouver l'héroïsme napoléonien, la bravoure et le feu, Fabrice doit passer devant le feu de cheminée, pour finir par conclure... des deals. Même si c'est enveloppé, quand il s'agit de femme, de protection maternelle érotisée.

La cantinière constate encore, au début du chapitre III :

— C'est pitié de le voir ! s'écria cette femme ; le pauvre petit ne sait pas **seulement dépenser son argent** ! (100) Apprends que, quand le brutal gronde, **on ne montre jamais d'or**. Tiens, lui dit-elle, voilà **dix-huit francs cinquante centimes**, et ton déjeuner te coûte **trente sous**. Maintenant, nous allons bientôt avoir des chevaux à revendre. Si la bête est petite, **tu en donneras dix francs**, et, dans tous les cas, **jamais plus de vingt francs**, quand ce serait le cheval des quatre fils Aymon. (101)

Je vous fais remarquer, c'est le plus frappant je trouve, la complaisance de Stendhal à nous plonger dans le détail des jeux de nombres, car l'argent c'est ce jeu destructeur pour les valeurs aristocratiques qui consiste à jouer sur les équivalences absolues. J'aurais envie de dire : *à chaque conversion / équivalence, entre une chose et une autre par l'intermédiaire d'un prix, l'airain des valeurs supérieures est attaqué.*

C'est clair : quand le brutal gronde, au vrai feu, à l'heure des braves, on ne parle pas de trop d'argent (l'or), mais cela doit s'entendre littéralement : on ne parle pas d'argent du tout. Ce sont deux mondes aux valeurs antithétiques.

Un maréchal des logis s'aperçut de la manœuvre que venait de faire ce blanc-bec, qui avait l'air si peu militaire. — Remontez ! il y a un abreuvoir à gauche ! s'écria-t-il, et peu à peu tous passèrent. En arrivant sur l'autre rive, Fabrice y avait trouvé les généraux tout seuls ; le bruit du canon lui sembla redoubler ; ce fut à peine s'il entendit le général, par lui si bien mouillé, qui criait à son oreille : — Où as-tu pris ce cheval ? Fabrice était tellement troublé qu'il répondit en italien : — L'ho comprato pocofa. (**Je viens de l'acheter à l'instant.**) — Que dis-tu ? lui cria le général. Mais le tapage devint tellement fort en ce moment, que Fabrice ne put lui répondre. **Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment.** (106)

On glose habituellement en disant que Fabrice est maladroit, sa fougue peu militaire, il a trempé le maréchal, dont on apprendra juste après que c'était le Maréchal Ney. (108). Mais cette fameuse intervention d'auteur signifie aussi que le jeune Italien s'abaisse à parler une langue que ce Maréchal de peut comprendre : Waterloo n'est pas le lieu des achats et du négoce !

Il se sentit saisir les pieds ; on les élevait en même temps qu'on lui soutenait le corps par-dessous les bras ; on le fit passer par-dessus la croupe de son cheval, puis on le laissa glisser jusqu'à terre, où il tomba assis. L'aide de camp prit le cheval de Fabrice par la bride ; le général, aidé par le maréchal des logis, monta et partit au galop ; il fut suivi rapidement par les six hommes qui restaient. Fabrice se releva furieux, et se mit à courir après eux en criant : Ladri ! ladri ! (voleurs ! voleurs !). **Il était plaisant de courir après des voleurs au milieu d'un champ de bataille.** (114)

On lui vole son cheval !

J'aimerais nous arrêter un instant sur le thème du voleur et faire trois remarques.

- Il faudrait, mais je n'aurai pas le temps, examiner le cas du poète Ferrante, vagabond, voleur et le plus grand poète et amoureux sur le mode exalté et italien que Stendhal admire. Lui est à la fois voleur et amoureux, mais très important, il refusera énergiquement toujours toute aide financière de la Comtesse qu'il aime passionnément.
- *Ensuite noter que le vol ne peut frapper... que le bourgeois !* car en effet on ne peut voler un noble ! On ne peut voler que de l'argent, un bien matériel... Pas un titre. Il peut se céder, on peut « désanoblir » (terme rare, certifié par le *Litré*). Ce n'est que plus tard qu'il peut se vendre (dégradation avec l'achat de charges, noblesse de robe). On le verra dans le roman avec le fiscal général Rassi, « juge vendu » qui a « la passion de la baronnie » (429) et qui fera tout pour emprisonner Fabrice après le meurtre de Giletti.

Il était amoureux fou du titre de baron, et pensait que le prince faisait trop de cas de cette chose jadis sublime, la noblesse, pour la lui conférer jamais ; tandis que le comte, très fier de sa naissance, n'estimait que la noblesse prouvée par des titres avant l'an 1400 » (455)

- Le vol est une pratique généralisée comme symptôme du dérèglement qui rabaisse les serviteurs de l'état auparavant issus de l'aristocratie. Ce que révèle la duchesse Gina à la Princesse lorsqu'elle impose ses vues :

— Madame, reprit la duchesse, excepté mon ami, le marquis Crescenzi, qui a 3 ou 400.000 livres de rente, tout le monde vole ici ; et comment ne volerait-on pas dans un pays où la reconnaissance des plus grands services ne dure pas tout à fait un mois ? Il n'y a donc de réel et de survivant à la disgrâce que l'argent. Je vais me permettre, madame, des vérités terribles. (519)

Reprenons :

- Camarades, pourriez-vous **me vendre un morceau de pain** ?
- Tiens, cet autre qui nous prend pour des boulangers ! Ce mot dur et le ricanement général qui le suivit accablèrent Fabrice. La guerre n'était donc plus ce noble et commun élan d'âmes amantes de la gloire qu'il s'était figuré d'après les proclamations de Napoléon ! (115)

Fabrice incarne donc cette triple crise car il n'est pas vraiment le fils du Marquis del Dongo, un homme lâche, mesquin, avare (qui l'a déshérité pour son frère aîné) mais le fruit de la passion franco-italienne de la Marquise pour le lieutenant Robert (62). Or ce Lieutenant Robert qui entre à Milan en mai 1796 avec Napoléon, par quoi est-il caractérisé ? La misère matérielle, lui qui a les semelles composées de morceaux de chapeau (62) ! C'est une sorte de Cyrano (de Bergerac, dans la pièce d'Edmond Rostand) : il n'a qu'un écu de six francs, et en sortant de table : il le donne au domestique qui a servi le repas... (64). Comme Cyrano qui jette sa bourse aux comédiens après avoir interrompu la représentation avec Montfleury, dans un geste canonique du mépris aristocratique pour l'argent des bourgeois...

Or (et c'est aussi une métaphore du statut incertain de Fabrice comme de cette triple crise dont j'ai parlé) il frôle son père biologique secret sur le champ de bataille ! A propos du général qui lui vole son cheval :

Ce général n'était autre que le comte d'A..., le lieutenant Robert du 15 mai 1796. Quel bonheur il eût trouvé à voir Fabrice del Dongo. (113)

Il est donc *été volé* par ce père biologique, qui aurait pu lui conférer un statut : celui de héros franco-italien et de héros napoléonien. Une filiation à l'ancienne aurait pu être conforme aux anciens récits tels ceux des héros du Tasse dont il est question juste avant (112). Mais Fabrice a été volé de ces seuls titres de noblesse acceptables...

Gina

Alors, la crise de l'amour ! Pour Gina, nous verrons son univers social, son caractère et l'amour pour Fabrice...

Son univers social

Gina est complètement cernée par les contraintes du monde bourgeois : les calculs diplomatiques et mondains (héritages aristocratiques) sont en fait corrompus par l'importance nouvelle de l'agent.

Ce dont témoigne déjà son nom, fluctuant au gré des arrangements sociaux qu'elle négocie et se ménage, sa mobilité d'état civil montrant l'adaptation qu'elle doit concéder pour survivre dans des conditions dignes de son exigence aristocratique. Comtesse Pietranera, duchesse Sensévérina, comtesse Mosca...

Sa lucidité sur ces contraintes se dévoile dans le conseil qu'elle donne à son neveu qui envisage de partir pour les Amériques :

Fabrice rejeta d'abord bien loin le parti de l'Église ; il parlait d'aller à New-York, de se faire citoyen et soldat républicain en Amérique.

— Quelle erreur est la tienne ! Tu n’auras pas la guerre, et tu retombes dans la vie de café, seulement sans élégance, sans musique, sans amours, répliqua la duchesse. Crois-moi, pour toi comme pour moi, ce serait une triste vie que celle d’Amérique. **Elle lui expliqua le culte du dieu dollar**, et ce respect qu’il faut avoir pour les artisans de la rue, qui par leurs votes décident de tout. On revint au parti de l’Église. (195)

Surtout, elle révèle à Fabrice que le jeu de whist (qui est un jeu de carte dans lequel on mise... de l’argent) allégorise la vie sociale. « Figure-toi qu’on t’enseigne les règles du jeu de whist, est-ce que tu ferais des objections aux règles du whist ? » (197) La vie mondaine est un jeu, d’accord, on y joue avec calculs et intérêts, ce qu’elle fait avec brio. Toutefois son caractère enflammé et italien tente des coups presque suicidaires, prenant des risques inconsidérés qu’aucun investisseur ne ferait (comme le fameux « agent économique rationnel » des théories naïves).

En cela elle est fidèle à son essence supra-bourgeoise. Grand moment de quitte ou double lorsqu’elle va annoncer sur un coup de tête au Prince qu’elle quitte son Etat, ce que Mosca tout déconfit apprend (329).

Son caractère passionné

C’est cette flamme qu’elle transmet, associant dévouement extrême, sentiments amoureux, noblesse de cœur : même le « jeune chirurgien » placé comme leurre pour tromper les poursuivants de Fabrice à qui Ludovic propose 50 sequins répond : « — Est-ce qu’on songe à l’argent quand on sert madame ? » (485)

Acme lors de l’évasion de Fabrice :

« Mais elle était folle ce jour-là, **elle s’avisa de donner dix Napoléons** au commis de la police autrichienne, et de lui prendre la main en fondant en larmes. » Ce commis, fort effrayé, recommença l’examen. On prit la poste ; la duchesse payait d’une façon si extravagante, que partout elle excitait les soupçons en ce pays où tout étranger est suspect. (485-486)

Gina est emportée par une exaltation presque hystérique. Pour remercier Ludovic, l’homme de confiance :

« Vous devez vous attendre, lui dit-elle, que je vais vous donner quelques milliers de francs ; eh bien ! non ; je vous connais, vous êtes un poète, vous auriez **bientôt mangé cet argent**. Je vous donne la petite terre de la Ricciarda, à une lieue de Casal-Maggiore. Ludovic se jeta à ses pieds fou de joie, et protestant avec l’accent du cœur que ce n’était **point pour gagner de l’argent** qu’il avait contribué à sauver monsignore Fabrice ; qu’il l’avait toujours aimé d’une affection particulière depuis qu’il avait eu l’honneur de le

conduire une fois en sa qualité de troisième cocher de madame.
(486-487)

Et l'on retrouve le geste à la Cyrano : « Il est beau, se disait la duchesse, de donner à un serviteur fidèle le tiers à peu près de ce qui me reste pour moi-même. » (491)

« Son pauvre petit comte Mosca » n'a presque rien : il lui explique qu'il « était fou de la gloire » napoléonienne (166) mais n'a finalement que 800 francs de rente.

Le signe de la dégradation de la gloire, napoléonienne qui devait revivifier l'ancien héroïsme aristocratique, c'est donc qu'une Gina doit accepter un mariage arrangé à trois. Car un homme a du bien ni pas le grand cordon ni le titre d'ambassadeur, et il est prêt à conclure pour cela un mariage arrangé. Son nom composé Sanseverina-Taxis est comique et déséquilibré, le second membre évoquant ironiquement les taxes et l'argent...

Au point d'intimité qui suit l'amour en Italie, il n'y avait plus d'objection de vanité entre les deux amants. Ce fut donc avec la plus parfaite simplicité que Mosca dit à la femme qu'il adorait :— J'ai deux ou trois plans de conduite à vous offrir, tous assez bien combinés ; je ne rêve qu'à cela depuis trois mois.¹ : Je donne ma démission, et **nous vivons en bons bourgeois** à Milan, à Florence, à Naples, où vous voudrez. Nous avons quinze mille livres de rente, indépendamment des bienfaits du prince qui dureront plus ou moins.² : Vous daignez venir dans le pays où je puis quelque chose, vous achetez une terre, Sacca, par exemple, maison charmante, au milieu d'une forêt, dominant le cours du Pô, vous pouvez avoir le contrat de vente signé d'ici à huit jours. Le prince vous attache à sa cour. Mais ici se présente une immense objection. On vous recevra bien à cette cour ; personne ne s'aviserait de broncher devant moi ; d'ailleurs la princesse se croit malheureuse, et je viens de lui rendre des services à votre intention. Mais je vous rappellerai une objection capitale : le prince est parfaitement dévot, et comme vous le savez encore, la fatalité veut que je sois marié. De là un million de désagréments de détail. Vous êtes veuve, c'est un beau titre qu'il faudrait échanger contre un autre, et ceci fait l'objet de ma troisième proposition. On pourrait trouver un nouveau mari point gênant. Mais d'abord il le faudrait fort avancé en âge, car pourquoi me refuseriez-vous l'espoir de le remplacer un jour ? Eh bien ? j'ai conclu cette affaire singulière avec le duc Sanseverina-Taxis, qui, bien entendu, ne sait pas le nom de la future duchesse. Il sait seulement qu'elle le fera ambassadeur et lui donnera un grand cordon qu'avait son père, et dont l'absence le rend le plus infortuné des mortels. (179)

Et voici encore ce qui motivera une nouvelle et fameuse intervention d'auteur :

Pourquoi l'historien qui suit fidèlement les moindres détails du récit qu'on lui a fait serait-il coupable ? Est-ce sa faute si les personnages, séduits par des passions qu'il ne partage point malheureusement pour lui, tombent dans des actions profondément immorales ? Il est vrai que des choses de cette sorte ne se font plus dans un pays où **l'unique passion survivante à toutes les autres est l'argent**, moyen de vanité. (182)

Fabrice et Gina

Comment Gina voit-elle son neveu ? « Elle lui trouvait tout le feu de sa première jeunesse. C'était **un diamant qui n'avait rien perdu à être poli.** » (206) Fabrice a survécu à ce polissage qui revient à transformer une nature en valeur marchande, ce qui dit la logique bourgeoise qu'elle voit dégrader les êtres et les rapports humains autour d'elle et dont il serait seul épargné.

Un moment très fameux du roman, romantique à souhait, pend place sur les rives du lac de Côme. Fabrice prend enfin de la hauteur :

Les eaux et le ciel étaient d'une tranquillité profonde ; l'âme de Fabrice ne put résister à cette beauté sublime ; il s'arrêta, puis s'assit sur un rocher qui s'avancait dans le lac, formant comme un petit promontoire. Le silence universel n'était troublé, à intervalles égaux, que par la petite lame du lac qui venait expirer sur la grève. (231)

Lorsqu'il redescend sur la terre des calculs sociaux, en entrant plus tard au palais de la Sansévérina (sa tante Gina), il constate qu'il a déjà perdu la valeur désintéressée de ce moment de grâce méditative. Ce passage nous a donné le titre de cette conférence :

Voici une belle occasion de parler, se dit Fabrice. Mais sur le lac j'étais un peu fou, je ne me suis pas aperçu dans mon enthousiasme de sincérité que mon compliment finit par une impertinence ; il s'agirait de dire : Je t'aime de l'amitié la plus dévouée, etc., etc., mais mon âme n'est pas susceptible d'amour. N'est-ce pas dire : Je vois que vous avez de l'amour pour moi ; mais prenez garde, **je ne puis vous payer en même monnaie** ? (262)

L'ambivalence de ses rapports para-incestueux avec sa tante devient alors pesante : leur relation n'est pas à double sens, lui ne peut faire semblant, ou alors juste un peu. Notez bien qu'il en vient à douter, lui qui restera comme le héros de l'amour romantique, « mais mon âme n'est pas susceptible d'amour » !

Or, se disait-il, si je me laisse jamais transporter par le plaisir, sans doute très-vif, d'être bien avec cette jolie femme qu'on appelle la duchesse Sanseverina, je suis exactement comme ce François

étourdi qui tua un jour **la poule aux œufs d'or**. (...) Cette tante trop aimable me gronde toujours de ce que je ne prends pas assez d'argent chez le banquier. Veux-je gâter à jamais **cette admirable position** ? (302/303)

Ne pas faire semblant mais en tirer avantage(s) sonnante et trébuchante... le dilemme qui se pose à lui met à nu la logique corrompue de l'érotisation de sa tante : se résoudra-t-il à la vénalité basse qu'il a très bien perçue dans les échanges qu'entretient Gina avec les hommes ?

Marietta

Avant de pouvoir répondre et sortir du piège de la matérialité basse de l'inceste (aristocratique) doublé de la corruption par les calculs d'intérêts, Fabrice va plonger son âme dans les affres d'une histoire d'amour autant marquée par la rivalité mimétique que le désir purement sexuel. Il va se donner un concurrent indigne de lui en la personne de Giletti.

Ce Giletti était bien l'être le plus laid et le moins fait pour l'amour : démesurément grand, il était horriblement maigre, fort marqué de la petite vérole et un peu louche. Du reste, plein des grâces de son métier, il entraînait ordinairement dans les coulisses où ses camarades étaient réunis, en faisant la roue sur les pieds et sur les mains, ou quelque autre tour gentil. Il triomphait dans les rôles où l'acteur doit paraître la figure blanchie avec de la farine et recevoir ou donner un nombre infini de coups de bâton. **Ce digne rival de Fabrice avait 32 francs d'appointements par mois et se trouvait fort riche.** (226)

Le rival méprisé pour sa laideur, son état... et ses revenus. Ainsi Fabrice va-t-il être rabaissé au niveau de ce comédien saltimbanque... Je ne résiste pas à expliciter l'étymologie de *saltimbanque*, qui veut dire « sauter sur un banc », comme dans les spectacles de rue. Or le mot « banque » vient précisément de ce banc qui servait de tréteaux aux premiers établissements financiers...

Comme l'écrit Stendhal, « La fantaisie de Fabrice se changea en pique d'amour-propre », et par accident d'orgueil et de rivalité mimétique ridicule, Fabrice tue ce pauvre Giletti sur la route (début du chapitre XI). Aussitôt, il demande un miroir à Marietta, dans un aveu de narcissisme devenu mortifère :

— Avez-vous un miroir ? cria-t-il à Marietta. Marietta le regardait très-pâle et ne répondit pas. La vieille femme ouvrit d'un grand sang-froid un sac à ouvrage vert, et présenta à Fabrice un petit miroir à manche grand comme la main. Fabrice, en se regardant, se maniait la figure : Les yeux sont sains, se disait-il, c'est déjà beaucoup ; il regarda les dents, elles n'étaient point cassées. D'où vient donc que je souffre tant ? se disait-il à demi-voix. (269)

Et lorsqu'il comprend que des gendarmes arrivent et qu'il risque d'être arrêté pour meurtre, hé bien attention, vous vous rappelez le geste aristocratique sublime de Cyrano (et de son père alors encore jeune lieutenant Robert) ?

Aussitôt, et avec la rapidité de l'éclair, il **jette aux ouvriers ébahis tout l'argent qu'il avait dans ses poches**, et s'élanche dans la voiture.

— Empêchez les gendarmes de me poursuivre, crie-t-il à ses ouvriers, et je fais votre fortune ; dites-leur que je suis innocent, que cet homme *m'a attaqué et voulait me tuer*.

— Et toi, dit-il au *vetturino*, mets tes chevaux au galop, tu auras quatre napoléons d'or si tu passes le Pô avant que ces gens là-bas puissent m'atteindre. (269)

On ne peut dire mieux la dégradation des valeurs aristocratiques dans laquelle s'est laissé enfermer Fabrice. L'humiliation se poursuit : il lui faut ensuite négocier le prix du sang auprès de la prétendue mère de Marietta, en fait une véritable mère maquerelle !

— Combien avait-il ? dit Fabrice. — Quarante beaux écus de cinq francs, dit la vieille femme.— C'est-à-dire six et de la petite monnaie, dit la Marietta en riant ; je ne veux pas que l'on trompe mon petit abbé.— N'est-il pas tout naturel, Monsieur, reprit la vieille femme d'un grand sang-froid, **que je cherche à vous accrocher trente-quatre écus** ? Qu'est-ce que trente-quatre écus pour vous ? Et nous, nous avons perdu notre protecteur ; qui est-ce qui se chargera de nous loger, de débattre les prix avec les *vetturini* quand nous voyageons, et de faire peur à tout le monde ? Giletti n'était pas beau, mais il était bien commode, et si la petite que voilà n'était pas une sottise, qui d'abord s'est amourachée de vous, jamais Giletti ne se fût aperçu de rien, et **vous nous auriez donné de beaux écus**. Je vous assure que nous sommes bien pauvres. (270-271)

Même le cocher et l'hôtesse ont un comportement plus noble (278) : il fait là « le del Dongo » : comme son père et son frère, qui ont perdu toute noblesse (300).

Clélia

Il est donc temps, descendu au plus bas, de sortir de ce triple piège né de la triple crise qu'il incarne... Et s'isoler de ce monde social corrupteur, y compris lorsque c'est sous l'aile protectrice, mais viciée, de sa tante. Le lien logique est en effet évident : le meurtre de Giletti = emprisonnement = paradoxale salut hors de ce monde = rencontre avec Clélia Conti.

Pourtant, même en prison la menace de l'argent rôde :

Celui-là a l'air d'un bon enfant... dirent les geôliers en s'en allant... et il n'y a qu'une chose à désirer, c'est que nos messieurs lui **laissent passer de l'argent**. Quand il fut seul et un peu remis de tout ce tapage : Est-il possible que ce soit là la prison, se dit Fabrice en regardant cet immense horizon de Trévisé au mont Viso, la chaîne si étendue des Alpes, les pics couverts de neige, les étoiles, etc., et une première nuit en prison encore ! Je conçois que Clélia Conti se plaise dans cette solitude aérienne ; on est ici à **mille lieues au-dessus** des petites et des méchancetés qui nous occupent là-bas. (402) !

Dans le dénuement, le silence, il découvre Clélia qui vient soigner ses oiseaux. Déchirée entre ses devoirs envers son père, gouverneur de la prison Farnèse, et ses sentiments pour le beau prisonnier, elle doit un jour l'avertir qu'on cherche à l'empoisonner : elle chante l'avertissement (423) au chapitre XIX, le nourrit de « pain et de chocolat » (424). Fabrice écrit sur sa main au charbon (424) : tous gestes de dénuement et de simplicité humble.

Clélia est promise par son père au Marquis Crescenzi car ce dernier est à la fois noble et riche : le mariage confirmé, c'est une page de dépenses somptuaires que relate Stendhal (501-502), par contraste avec la vie des amoureux dans la tour-prison. Et plus tard Fabrice n'oubliera pas la vraie leçon retirée de cette transformation personnelle et amoureuse :

Ce fut une grande leçon de philosophie pour Fabrice que de se trouver parfaitement insensible à tous ces honneurs, et beaucoup plus malheureux dans cet appartement magnifique, avec dix laquais portant sa livrée, qu'il n'avait été dans sa chambre de bois de la tour Farnèse, environné de hideux geôliers, et craignant toujours pour sa vie. (558)

Son frère reste fidèle à ce qu'il a toujours été, et croit astucieux de le flatter et même l'acheter :

Son frère, cette âme vaniteuse et gangrenée par le plus vil égoïsme, lui écrivit une lettre de congratulation presque officielle, et à cette lettre était joint **un mandat de 50,000 francs**, afin qu'il pût, disait le nouveau marquis, acheter des chevaux et une voiture dignes de son nom. Fabrice envoya cette somme à sa sœur cadette, mal mariée. (559)

Fabrice distribue alors tout son argent, redevenant digne de son vrai père (je ne prononce plus le nom de Cyrano !) :

À partir de cette époque il distribua chaque année aux vicaires et aux curés de son diocèse **les cent et quelque mille francs** que rapportait l'archevêché de Parme. (605)

C'est donc bien la triple crise dont je parlais : pour Fabrice il n'est plus possible de devenir un héros, de chercher les honneurs dus à son rang et son appétit de reconnaissance, ni d'aimer à cause d'un serment : Célia avait juré de « ne jamais le voir ». Et si l'argent revient comme tentation, celle-ci est écartée :

Alors elle eût reçu Fabrice de jour comme tout autre personnage de la société, et sa réputation de sagesse était trop bien établie pour qu'on en médît. **Elle se disait qu'avec beaucoup d'argent elle pourrait se faire relever de son vœu** ; mais elle sentait aussi que cet arrangement tout mondain ne tranquilliserait pas sa conscience, et peut-être le ciel irrité la punirait de ce nouveau crime. (607)

La perte finale des deux êtres chers, celle de son fils Sandrino (seconde face de l'impossibilité de transmettre les valeurs qu'il n'a pas reçues de son père, le jeune héros français) et de Clélia, va se conclure par un retrait définitif du monde dans le lieu qui donne son titre au roman. Après s'être débarrassé de tout l'argent (sauf l'équivalent modeste de ce qu'il donne aux domestiques), mais trop tard donc :

Peu de jours après la mort de Clélia, il signa plusieurs actes par lesquels il assurait **une pension de mille francs** à chacun de ses domestiques, et se réservait, pour lui-même, une pension égale ; il donnait des terres, **valant 100.000 livres de rente** à peu près, à la comtesse Mosca ; pareille somme à la marquise del Dongo, sa mère, et ce qui pouvait rester de la fortune paternelle, à l'une de ses sœurs mal mariée. Le lendemain après avoir adressé à qui de droit, la démission de son archevêché et de toutes les places dont l'avaient successivement comblé la faveur d'Ernest V et l'amitié du premier ministre, il se retira à la *Chartreuse de Parme*, située dans les bois voisins du Pô, à deux lieues de Sacca. (610)

Le comte Mosca survit seul, arrimé, lui, à ce monde bourgeois auquel il s'est conformé finalement : « Les prisons de Parme étaient vides, **le comte immensément riche**, Ernest V adoré de ses sujets qui comparaient son gouvernement à celui des grands-ducs de Toscane. » (610).

Ainsi nous comprenons le sens de la dernière adresse du roman, et de l'auteur : « TO THE HAPPY FEW / FIN. » (610) Les « happy few » sont les seuls qui ne se plient pas, pas tout à fait, au monde bourgeois et ses valeurs de calculs, d'intérêt, de rendement, qui va étendre sur le monde son emprise.

Conclusion

Menacé, en mouvement, en fuite, rarement et toujours temporairement en sécurité... Fabrice subit ainsi une menace existentielle permanente. Le roman de formation ne peut plus se limiter à des leçons à l'ancienne, celles

de l'abbé Blanès qui n'offrent plus qu'un résidu d'un savoir aristocratique devenu simplement archaïque, sous la forme de superstitions qui fleurent l'ancien temps à défaut de l'Ancien Régime. Les leçons de Gina, sur le whist, sont trop corrompues par le système bourgeois qui instaure sa domination. *La Chartreuse*, c'est donc aussi le roman d'une génération et même du Romantisme des années 1830 : la gloire n'est plus possible, pas plus celle de Napoléon que celle de l'Ancien Régime.

L'argent s'immisce partout et dégrade tout, particulièrement l'amour, de la façon la plus pernicieuse. Ne reste que le fantasme d'une retraite, d'un désengagement social. De la nuit purificatrice. Le dénuement, peu de paroles, la régression au chant, le langage résumé à quelques lettres tracées au charbon.

Peut-être est-ce là la modernité de l'œuvre que l'on redécouvre en ce début de XXI^e siècle ! Avec les crises financières, la dégradation post-industrielle de l'environnement, ces questions interrogent peut-être aussi la nécessité d'une mise à distance des intérêts purement économiques, ceux du profit et de la surexploitation des richesses naturelles et humaines.

Nous disions en commençant « triple crise ». Voici ce que l'on peut résumer pour finir. Car se comprennent maintenant mieux ces traits caractéristiques bien connus de l'œuvre et de Stendhal :

- le caractère enjoué, italien, qui se place au-dessus des soucis prosaïques et grossiers. « Italien », c'est cet ailleurs où l'on aurait sauvé un esprit terrassé en France par l'argent.
- le refus du cadre narratif jusqu'au risque d'en perdre le fil parfois : « nous avons oublié de raconter » (505), ce cadre rigide et asservi à la rationalité pseudo-scientifique que Zola va bientôt imposer avec le Naturalisme (32 ans après, de 1839 à 1871). Stendhal écrivait à Balzac que « faire un plan me glace ».
- le moteur pulsionnel qui emporte les personnages : littéralement par une « grande dépense énergétique et passionnelle » selon les termes de Fabienne Bercegol (35) ! C'est-à-dire l'excès vis-à-vis du calcul ajusté, les déplacements et la furie par rapport au calcul raisonnable.
- la conscience de l'auteur d'une rupture esthétique due à l'introduction du thème de l'argent, et ses conséquences humaines et sociales, dans la Littérature (le terme utilisé, « la politique », revient au même on l'a vu):

La politique dans une œuvre littéraire, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert, quelque chose de grossier et auquel pourtant il n'est pas possible de refuser son attention. Nous allons parler de fort vilaines choses, et que, pour plus d'une raison, nous voudrions

taire ; mais nous sommes forcés d'en venir à des événements qui sont de notre domaine, puis qu'ils ont pour théâtre le cœur des personnages. (508)

Ultime remarque si vous le permettez... Si l'on revient au fameux passage définitoire de la « cristallisation », dans *De l'Amour* (1822), on pourra relever que cette question de l'argent reste rampante et constitue une cause de l'ambivalence fondamentale de notre thème de concours ! Certes Les « diamants » sont la forme du désir de perfection projeté sur une personne aimée, mais c'est une forme qui prêche... A marchandisation, dans une économie de l'échange finalement tout à fait bourgeoise.

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.